
Szymaniak Karolina, *Rachel Auerbach, 1899-1976, écrits*

Danielle Delmaire



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tsafon/18852>

DOI : 10.4000/15j9i

ISSN : 2609-6420

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 19 décembre 2025

Pagination : 195-201

ISBN : 978-2-494942-06-6

ISSN : 1149-6630

Référence électronique

Danielle Delmaire, « Szymaniak Karolina, *Rachel Auerbach, 1899-1976, écrits* », *Tsafon* [En ligne], 90 | 2025, mis en ligne le 19 décembre 2025, consulté le 28 janvier 2026. URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/18852> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/15j9i>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Marwedel Rainer (éd.), *Theodor Lessing, Chaos und Irrsinn – Kleine Schriften 1921-1923*, Göttingen, Wallstein, 2025.

Marwedel Rainer, *Theodor Lessing – Eine Biographie*, Göttingen, Wallstein, 2024.

En juin 2022, *Tsafon* rendait hommage à Theodor Lessing (1872-1933) en commémorant le 150^e anniversaire de sa naissance (<https://journals.openedition.org/tsafon/4877>) par le rappel du long combat contre l'antisémitisme de ce publiciste et professeur de philosophie, encore aujourd'hui mal aimé des lettres allemandes et pour lequel son biographe, Rainer Marwedel, continue son combat d'édition de ses œuvres complètes. Après un premier ouvrage regroupant les critiques théâtrales et les essais parus à Göttingen entre 1906 et 1907 (Marwedel Rainer (éd.), *Theodor Lessing, Nachtkritiken – Kleine Schriften 1906-1907*, Göttingen, Wallstein, 2006, 620 p.), après deux volumes consacrés aux courts textes publiés entre 1908 et 1909 (Marwedel Rainer (éd.), *Theodor Lessing, Kultur und Nerven – Kleine Schriften 1908-1909*, Göttingen, Wallstein, 2022, 2 vols – voir notre recension dans *Tsafon* 84/2022 : <https://journals.openedition.org/tsafon/5681>), Rainer Marwedel poursuit son travail par un livre consacré aux écrits courts publiés de 1921 à 1923, sous le signe cette fois du « chaos et de l'insensé ».

Chaos und Irrsinn est, à l'instar des ouvrages précédents, une publication d'une grande exigence intellectuelle et d'un sérieux remarquable. Les notes explicatives, qui occupent quelque 140 pages en fin de volume, sont toujours aussi riches et à propos. Une postface permet à Rainer Marwedel de rappeler le contexte de ces années d'immédiat après-guerre avec la naissance d'une République dont les représentants sociaux-démocrates se montrent incapables de rompre avec les élites impériales et craignent par-dessus tout une révolution bolchevique menée par les Spartakistes – alors qu'ils ne souhaitent qu'une chose : que règnent « le calme et l'ordre » (p. 528). Durant ces années, Theodor Lessing est professeur associé à l'université de Hanovre et doit compléter ses revenus par des publications diverses. Aussi l'ouvrage regroupe-t-il 37 articles, présentés par ordre chronologique et enrichis de quatre essais et textes,

la version proposée étant celle de l'impression originale. Deux articles ont été publiés dans le bulletin de la *Freie Volksbühne* de Hanovre et sont dédiés à une représentation du *Faust* de Goethe et des *Tisserands* de Gerhart Hauptmann : si l'analyse de la première pièce permet à Theodor Lessing de rappeler que Faust est un « être dans lequel Dieu et Méphisto se disputent », le philosophe se montre intéressé par la manière dont *Les Tisserands* « montre les circonstances et les ambiances d'où émergent les révolutions » (p. 203). Les lecteurs de *Tsafon* pourront lire avec un intérêt profond un article consacré en avril 1923 à la présence du yiddish dans l'allemand contemporain, Theodor Lessing insistant sur le lien avec différents dialectes régionaux. Dans ces articles des années 1921-1923, Lessing apparaît tantôt comme un publiciste qui donne à voir l'époque de l'inflation, tantôt comme un autobiographe qui ne daigne pas le trait d'humour léger et subtil.

La publication de *Chaos und Irrsinn* est accompagnée de la réédition de la remarquable biographie paru en 1987 pour laquelle Rainer Marwedel avait reçu le Prix Carl-von-Ossietsky de la ville d'Oldenburg. Cette très belle réédition procède à de discrètes modifications dans certains titres, dans la chronologie récapitulative aussi, qui insiste plus largement sur les publications de Theodor Lessing – une chronologie au vocabulaire plus affiné également : plutôt que d'exil à Marienbad, il est désormais question de « fuite ». La photo de couverture montrant un Theodor Lessing sombre au regard perdu dans ses pensées est, elle aussi, d'un choix plus assuré qu'en 1986. La préface de 1986 qui présentait le propos de l'ouvrage comme « la reconstitution de la vie d'un philosophe juif et la présentification de l'histoire allemande récente » est désormais placée en fin de volume, accompagnée de la bibliographie commentée des années 1933-1983 qui se trouve complétée par une bibliographie exhaustive des années 1987-2024 riche de plus de 35 pages : l'auteur donne à son lecteur un lien vers son blog comportant la bibliographie commentée longue de près de 180 pages.

Ce travail minutieux et méticuleux est et reste la marque de Rainer Marwedel et de son admirable ambition éditoriale au seul bénéfice du philosophe et essayiste que fut Theodor Lessing. On ne peut que saluer ces publications et encourager leur auteur à leur poursuite exigeante.

Martine Benoit

Iancu Carol, *Pourquoi le poète Ilarie Voronca s'est-il suicidé? Correspondances inédites (1939-1947)*, Paris, L'Harmattan, janvier 2025.

Le titre de l'étude de Carol Iancu sonne comme celui d'un polar. Il n'en est rien, bien sûr. L'historien, professeur émérite d'histoire contemporaine à l'université Paul Valéry de Montpellier, a réalisé une recherche approfondie et très documentée sur les dernières années du poète roumain, durant plus d'une décennie, et il côtoie son compatriote depuis plus d'une quarantaine d'années puisque son premier article sur Ilarie Voronca remonte à l'année 1981 pour la revue *Dialogue, revue d'Études roumaines*. Il faut saluer les éditions de L'Harmattan qui ont rouvert une collection *Mondes juifs et lumières du judaïsme*, confiée à Olivier Rota qui collabore occasionnellement à notre revue.

Carol Iancu interpelle en posant sa question à laquelle il n'accorde pas de réponse. Au lecteur de la déceler en parcourant la correspondance que le poète échangea avec ses amis, le couple Mazonq qui le cacha durant la guerre, et d'autres proches qui l'aiderent à affronter les persécutions. Cette correspondance occupe près de 150 pages précédées par 69 pages de présentation, en outre une trentaine de pages présente des fac-similés. Ces pages sont nourries par des renseignements puisés dans les fonds des archives départementales de l'Aveyron et par des lettres confiées à Carol Iancu par le docteur Saül Axelrud qui fut un proche et ami du poète. Enfin, 112 lettres échangées avec les Mazonq constituent le corps de cette correspondance.

Ilarie Voronca, de son vrai nom Eduard Marcus (31 décembre 1903 – 8 avril 1946) est un poète et romancier roumain, installé dès 1933 à Paris où il rejoint le cercle d'intellectuels roumains de l'avant-garde artistique comme Benjamin Fondane, Tristan Tzara, Eugen Ionesco. Influencé par le dadaïsme, il publie notamment dans *Les Cahiers du Sud* dirigés par Jean Ballard. À partir de 1942, il doit contourner les persécutions antisémites des Allemands et du Gouvernement de Vichy, c'est alors que les instituteurs Jean et Élise Mazonq l'accueillent chez eux à Moyrazès (1943 – 1944), village de l'Aveyron. Après la Libération, ils continuent à aider financièrement mais aussi et surtout psychologiquement le poète qui se débat dans les tourments de ses relations conjugales, avec Colomba, mises à mal par son aventure avec la sulfureuse Rovena Valeanu.

Le but de Carol Iancu n'est pas d'éditer des poèmes et autres ouvrages d'Ilarie Voronca, ce travail a déjà été accompli immédiatement après son

décès et durant les décennies qui ont suivi. Beaucoup d'études ont aussi été consacrées à sa production littéraire. Avec la publication de Carol Iancu, le lecteur entre dans l'intimité du poète et découvre le rapport erratique qu'il entretient avec Colomba, son épouse dont il finit par se séparer pour s'égarer dans un engagement souvent orageux avec Rovena, restée en Roumanie, et qui le trompa traitreusement. La correspondance livre la personnalité torturée de l'homme écartelé entre les deux femmes : la légitime et l'illégitime.

Tout cela dans le contexte difficile de l'occupation durant laquelle Voronca doit se cacher puis celui non moins difficile de la Libération durant laquelle le poète vit pauvrement, malgré l'aide pécuniaire de ses bienfaiteurs aveyronnais, souffrant du froid et de la faim dans un Paris de brume et de grisailles. Il n'aspire qu'à rejoindre ses amis dans la douceur et la chaleur du sud.

La lecture de la correspondance fait découvrir un personnage prime-sautier, regrettant souvent le premier mouvement sans pour autant le désavouer. Il se débat dans des contradictions qui le font souffrir et l'épuisent. Douloureusement, il constate la liaison que Colomba entretient avec le poète Guillevic alors qu'il se sent abandonné et surtout trahi par Rovena. L'adversité matérielle et sentimentale a eu raison de ses forces physiques et psychologiques, ce 4 avril 1946 où il s'est suicidé à Paris.

La publication de Carol Iancu fait découvrir un poète torturé. Le lecteur n'a pas accès à son œuvre. Celle-ci est connue et le but de l'historien n'est pas de la divulguer mais plutôt de faire connaître l'homme, l'émigré, l'amoureux de la France et surtout de faire connaître cette âme douloureuse qui sombre vers le suicide. Nous ne lisons pas ses poèmes mais ses lettres, souvent pathétiques.

Danielle Delmair

Szymaniak Karolina, *Rachel Auerbach, 1899-1976, écrits*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2025.

Rachel Auerbach est une historienne et femme de lettres, connue surtout pour son témoignage sur le ghetto de Varsovie dont elle parvient à s'échapper en passant clandestinement dans le « côté aryen », en février 1943, avant l'insurrection. Elle trouve refuge auprès de la famille de Ian Zabinski, le directeur du zoo de Varsovie qui a caché plusieurs Juifs dans ses caves. Yad Vashem l'a honoré, ainsi que son épouse, du titre de Juste parmi les Nations. Grâce à cette famille,

Rachel Auerbach survit à la guerre et peut participer à la recherche des archives d'Emanuel Ringelblum, en 1945-1946, puis elle émigre en Israël, en janvier 1950. Elle témoigne au procès Eichmann (3 mai 1961).

Femme de lettres et journaliste, elle l'est avant la guerre et fréquente les auteurs yiddish comme Itsik Manger dont elle est un temps la compagne. Historienne, elle le devient en participant à l'œuvre d'*Oneg Shabbat* dirigée par Emanuel Ringelblum afin de collecter les preuves de l'extermination des Juifs dans le ghetto de Varsovie, par la faim, par la détresse. Ses écrits sont « l'œuvre, injustement méconnue en français d'une grande femme de lettres » annonce la p. 4 de couverture. C'est grâce à Karolina Szymaniak, « maîtresse de conférences en littérature et culture yiddish à Sorbonne Université » (p. 4 de couv.) que des lecteurs français peuvent prendre connaissance des écrits de Rachel Auerbach et à Alexandre Dayet qui en est le traducteur. Non seulement K. Szymaniak leur met à disposition le *Journal du ghetto* écrit en 1941-1942, mais elle ajoute d'autres écrits qui renseignent sur la « grande *aktion* » de 1942, sur Treblinka et le livre se termine par un récit inédit sur le deuxième anniversaire de l'insurrection du ghetto de Varsovie, intitulé : « Lorsque le ghetto était en flammes... »

Dans le *Journal* qui occupe la majeure partie de l'ouvrage, R. Auerbach parle longuement des difficultés à maintenir, à l'intérieur du ghetto, sa cantine où viennent s'approvisionner les Juifs. La maigreur de ses protégés l'indigne. C'est avec colère qu'elle relate les exécutions quotidiennes, dans la rue, dans les maisons, sans raison, au gré de l'humeur de l'assassin nazi. Le *Journal* est le témoignage poignant de la lente destruction du ghetto et de la mise à mort de ses habitants, tiraillés par la faim de manière obsessionnelle, menacés de mort à chaque minute. Il apporte également des preuves de la brutalité, de la férocité des gardiens du camp d'extermination de Treblinka duquel parviennent à s'échapper de rares Juifs qui relatent leur effroi face aux assassinats.

Les « écrits » sont précédés d'une belle introduction, d'une cinquantaine de pages, qui retrace la vie de Rachel Auerbach avant et après la guerre. Cet après-guerre notamment qui ne fut pas apaisant et reconstructif. « Après la guerre, son unique objectif fut de témoigner et de faire connaître l'histoire juive au monde entier pour payer la dette de son propre salut » informe K. Szymaniak p. 40 et elle précise plus loin, p. 41 : « L'immédiat après-guerre fut le temps de ses premières déceptions provoquées par l'indifférence du public face à la parole des témoins. » Cette remarque renvoie à l'œuvre de l'Israélienne Gila Almagor : *L'été d'Aviya*. La petite fille, Aviya, vit dans un orphelinat car sa mère, qui est devenue la risée de son voisinage qui la surnomme ironiquement « la

partisane », est incapable de s'en occuper à cause du traumatisme de la guerre à laquelle elle a difficilement survécu. Mais le traumatisme est aggravé par les moqueries à l'encontre de cette survivante de la Shoah, bien que résistante. Un film en a été adapté en 1988.

L'ouvrage de K. Szymaniak est indispensable à quiconque s'intéresse et/ou travaille sur l'histoire du ghetto de Varsovie ainsi que sur l'extermination des Juifs en Pologne.

Danielle Delmaire

Kazdaghli Habib, *Les juifs, nos frères en la patrie*, Tunis, Santillana, 2024.

Enfin, j'ai trouvé le temps de lire ce remarquable livre paru à Tunis en décembre 2024, Tunis, éditions Santillana, (Collection Tunisie Plurielle) et je dois dire que ce fut une expérience enrichissante et éclairante. Les recherches méticuleuses et les analyses approfondies livrées par l'auteur Habib Kazdaghli offrent une perspective riche et nuancée sur l'histoire des Juifs tunisiens, en particulier en relation avec l'anticolonialisme et le nationalisme.

J'ai été particulièrement frappé par la contribution sur *L'Engagement des Juifs tunisiens dans l'anticolonialisme*. Il est impressionnant d'apprendre comment, malgré un contexte difficile après la Première Guerre mondiale – marqué par des tensions entre musulmans et juifs tunisiens – des intellectuels des deux communautés ont cherché ensemble à impulser un changement politique. L'exploration des différentes voies idéologiques empruntées, entre ceux qui ont rejoint les mouvements socialistes et communistes et ceux qui ont lié leur lutte pour l'émancipation à une quête plus large de justice sociale, est particulièrement convaincante. Bien que le nombre total de Juifs tunisiens impliqués activement dans la lutte anticoloniale ait été restreint, ce travail démontre efficacement que leurs voix ont compté et qu'elles sont désormais documentées de manière exhaustive grâce à de telles recherches. J'ai également apprécié l'analyse que présente l'auteur des conflits internes connus par les Juifs anticolonialistes – comment ils se sont éloignés de leurs communautés durant leur militantisme, avant de s'y tourner à nouveau lorsqu'il a fallu prendre des décisions cruciales après l'indépendance.

L'analyse que présente le livre sur *les Juifs et nationalisme tunisien* constitue une autre contribution majeure. L'auteur démontre de manière décisive comment des personnalités juives ont été associées aux premières

étapes du nationalisme tunisien, même si les tentatives d'action politique conjointe entre juifs et musulmans ont souvent échoué. J'ai trouvé particulièrement importante l'insistance de l'auteur sur la nécessité de reconstruire ces moments de collaboration et d'en étudier les formes et les conséquences. Comme souligné justement par l'auteur, ces efforts, même s'ils ont été limités, doivent être examinés en profondeur afin d'en comprendre toute la signification historique. Les informations sur le rôle du sionisme durant cette période et son impact sur les relations judéo-musulmanes en Tunisie ajoutent un supplément de complexité, analysée avec une grande maîtrise.

L'un des chapitres les plus captivants est *Quel avenir pour la communauté juive dans la Tunisie indépendante?* Les détails fournis par le livre sur les initiatives du gouvernement Ben Ammar pour rassurer la communauté juive – notamment la reconnaissance de Yom Kippour comme jour férié officiel et la pose de la première pierre de la maison communautaire derrière la synagogue de l'avenue de Paris à Tunis – offrent un aperçu fascinant des efforts menés pour préserver la vie juive en Tunisie à cette époque. L'exploration que fait l'auteur de la vision de Bourguiba sur l'unité judéo-musulmane permet de contextualiser ces développements dans un cadre politique plus large.

Enfin, les informations et les réflexions que présente l'auteur sur *Le projet du Musée du patrimoine judéo-tunisien* et *Un musée juif comme outil de recherche sur un passé pluriel* résonnent profondément avec mon propre travail sur la préservation du patrimoine juif en Égypte. Je perçois de nombreux parallèles entre les cas tunisien et égyptien, notamment sur la manière dont les initiatives patrimoniales sont passées de la nostalgie à une nécessité ces dernières années. Dans le chapitre 4 de *Sacred Places Tell Tales: Jewish Life and Heritage in Modern Cairo*, sont présentés les efforts de préservation du patrimoine juif en Égypte entre 2014 et 2021, période au cours de laquelle j'ai été directement impliqué.

Dans le contexte actuel difficile, le récit historique de la présence juive en Tunisie – et dans les pays arabes en général – se déploie sur fond de guerre à Gaza. Cette escalade dangereuse au cœur du Moyen-Orient intensifie les débats sur le patrimoine juif dans les sociétés arabes et musulmanes. Dans ce contexte, il est facile d'oublier que cela n'a pas toujours été le cas. Le fascinant ouvrage de Kazdaghli nous rappelle que les musulmans et les juifs tunisiens ont autrefois partagé la même terre et des valeurs communes – jusqu'à ce que les frontières nationales et les turbulences politiques dispersent et divisent ces communautés.

